

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item 318. Londres, Samedi 29 février 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

318. Londres, Samedi 29 février 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

8 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Bonheur](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Interculturalisme](#), [Portrait](#), [Protocole](#), [Récit](#), [Relation François-Dorothee](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

Ce document *est une réponse à* :



[316. Paris, Mercredi 26 février 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres



[319. Paris, Mardi 3 mars 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

est une réponse à ce document



[320. Paris, Vendredi le 6 mars 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1840-02-29

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit J'éprouve ici le matin une grande impression de calme. Personne ne vient. Personne ne me parle. Je n'entends point de bruit. C'est le repos de la nuit, sauf les ténèbres.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 334, pp. 5-6.

Information générales

Langue Français

Cote 806-807, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du document Lettre autographe

Collation 2 double folio

Support copie numérisée de microfilm

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

318 Londres Samedi 29 février 1840

9 heures du matin

J'éprouve ici le matin une grande impression de calme. Personne ne vient. Personne ne me parle. Je n'entends point de bruit. C'est le repos de la nuit, sauf les ténèbres. Il me semble que je sors d'un guêpier bruyant, et que je contemple une ruche d'abeilles qui travaillent toutes sans bourdonner. Vous avez raison. Avec du bonheur domestique, la vie peut être ici aussi douce que grande. Il y a en France trop de mouvement extérieur; ici, pas assez de mouvement intérieur. En tout, l'aspect de cette société me plaît; je m'y sens à l'aise et dans un air sain, bien que trop froid.

Voilà du bonheur, le 316. Décidément chaque fois, je vous dirai mille fois merci. Oui, c'est du bonheur, un bonheur charmant quoique triste. Que serait-ce s'il était gai ? Je ne comprends pas Mad. Sébastiani ; malgré tout ce que j'en savais, ceci est plus bête. Mais je comprends encore moins Génie. Je lui ai répété ma recommandation pour tous les jours, cinq minutes avant de monter en voiture. Je n'entrevois qu'un motif, les obsèques de ce pauvre M. Devaines. Elles ont dû avoir lieu avant-hier jeudi, et Génie aura eu toutes sortes de soin à prendre. C'est un travail de mourir, et ceux qui s'en vont lèguent à ceux qui restent l'embarras avec le chagrin. Il est impossible que Génie ne soit pas allé vous voir hier.

4 heures Je viens d'avoir des aventures. Je sors de chez la Reine. Imaginez que je reçois, à une heure dix minutes, un billet de Lord Palmerston qui me dit que la Reine me recevra à une heure. J'envoie sur le champ chez Lord Palmerston pour constater mon innocence. Je m'habille en toute hâte. Je demande mes chevaux. Je pars. J'arrive avant 2 heures, à Buckingham. Comme de raison, on m'attendait. Je monte et trouve Lord Palmerston qui arrivait aussi. Les ordres de la Reine lui

étaient parvenus tard. On ne les lui avait pas remis tout de suite. Heureusement la Reine avait d'autres audiences qu'elle avait données en attendant. [Point de maître des cérémonies. Sir Robert Chesler, prévenu en même temps que moi, n'avait pas été aussi preste que moi.]

Bref, la Reine m'a reçu avec beaucoup de bonne grâce; sa dignité la grandit; son regard est intelligent et animé. Je lui ai dit en entrant : « J'espère, Madame, que Votre Majesté sait mon excuse, car je serais inexcusable. » Elle m'a répondu en souriant, et j'ai vu que Lord Palmerston était excusé aussi. Mon audience a été courte. Le Roi, la famille Royale, les relations du Roi avec le Duc de Kent son père, la surprise que je ne fusse jamais venu en Angleterre etc, etc. [Je suis sorti. Lors Palmerston est resté un moment après moi. Je m'en allais ; il m'a rejoint en courant : « Vous n'avez pas fini ; je vais vous présenter sur le champs au Prince Albert et à la Duchesse de Kent ; sans cela, vous ne pourriez leur être présenté qu'au prochain lever, le 6 mars ; et il faut qu'au contraire que, ce jour-là, vous soyez de vieux amis. »]

Nous avons été chez le Prince Albert, très beau et agréable jeune homme d'une physionomie douce, ouverte, intelligente, simple et élégant de langage. Il m'a retenu un quart d'heure. Nous avons causé. Il m'a plu tout à fait...

[De là, chez la Duchesse de Kent, au rez de chaussée. Elle était un peu malade de la goutte. Au moment où je traversais le vestibule pour aller reprendre ma voiture, sir Robert Chester est entré descendant de la sienne. Je lui ai fait toutes mes excuses dont je n'avais pas besoin. Je suis rentré chez moi, j'ai quitté mon harnois. J'ai couru une heure et demie pour aller m'écrire chez les Ducs de Sussex & de Cambridge, la duchesse de Gloucester, les Princesses Auguste et Sophie-Mathilde, et me voici de retour. Demain les visites du cabinet. Après demain celle du Corps diplomatique. Les cartes pleuvent chez moi ce matin. On me remet à l'instant celle de Lord Aberdeen, Lord Holland et Lord Howe. Je demanderai demain à être reçu par la Reine Douairière.

Je suis allé hier soir chez Lady Holland sans la trouver. Elle était à Covent Garden où la Reine a été fort bien reçue. Les loges en face ont été louées pour 20 £ pour la voir, et les loges à côté 10 liv., pour ne pas la voir.

Dimanche 9 heures.

J'ai été plongé hier en Angleterre ; jusqu'au fond. A dîner le duc de Sussex, le Duc de Norfolk, le Duc de Devonshire, Lord Carlisle, Lord & Lady Albermarle, Lord & Lady Minto, Lord & Lady Elisabeth Howard, Lady Seymour, &, &, tous Whigs sauf un petit Tory dont j'ai oublié le nom. Le soir un rout immense, tout ce qu'il y a de ministres, de corps diplomatique, de membres des deux chambres, Whigs, Torys, radicaux, depuis lors Aberdeen jusqu'à M. Grote ; mais les Whigs souverains, selon leur droit.

J'ai passé ma soirée à être présenté et à accueillir des présentés. On me dit que je dois être content, très content que j'ai été bien lion et bon lion. Il me semble que j'ai rencontré de la curiosité et de la bienveillance. Je suis décidé à y être difficile. Je ne fais nul cas des demi-succès et des succès de début. Il les faut, mais pour commencer, comme il faut un premier échelon à la plus haute échelle. Si je suis bon à quelque chose ici, pour mon pays & pour moi, ce ne peut être qu'en inspirant

une estime & un intérêt soutenu & croissants.

Fanny Cowper est charmante ! Elle promène partout, modestement mais sans embarras, un regard si jeune et si indépendant ! Je serais surpris si elle n'avait pas des goûts très décidés, en attendant des volontés.

Lord Aberdeen est venu à moi avec un empressement marqué. Je l'ai trouvé plus vieux et l'air moins sombre que je ne m'y attendais.

Lord Melbourne m'a parlé français de très bonne grace et longtemps. Il n'y a qu'Ellice qui soit décidé à ne pas me dire un mot de français. Il a raison. Je lui ai promis d'aller dîner chez lui mercredi, en famille, et vendredi, chez Lord Charendon, en petit comité. Lord Charendon a été très aimable.

Je n'ai pas vu, du Cabinet, Lord John Russel, et du corps diplomatique, le Baron de Brunnow.

Connaissez-vous une Mad. Stanley, jolie, vive, spirituelle, whig très décidée et très active, que Lord Palmerston appelle notre Chef d'Etat major ? Son mari est un whipper-in important.

J'ai trouvé là le Prince de Capoue et sa femme. Il y a plus que l'océan entre les façons anglaises et les façons napolitaines.

Le Duc de Sussex a l'air d'un très bon homme. Il m'a beaucoup parlé de ses voyages sur le continent. Il a vu commencer toutes les révolutions, en France, en Espagne, en Portugal. Il prenait grand plaisir à me raconter Mirabeau. Vous savez que M. Croker m'a dressé à ces leçons-là.

J'étais à table entre Lady Cecilia Underwood (vous savez) et Lady Albermarle qui m'a mis très bonnement, au courant de tout le monde. Lady Palmerston avait à côté d'elle le Duc de Sussex et le duc de Norfolk. C'est la règle, n'est-ce pas ?

J'ai échangé en courant quelques paroles avec Lady Palmerston affectueuses pour vous. Elle a l'air très contente, et répand avec beaucoup de grace son contentement tout autour d'elle. Son fils, Lord Cooper m'a paru spirituel.

Si nous étions ensemble, je vous dirais mon compliment de Lady Palmerston à mon sujet, que j'ai entendu en passant. Mais cela ne se dit que tout bas quoique tout seuls.

Vous avez raison ; elle a l'air très fine et voyant tout sans y regarder.

5 heures

J'ai eu toute à l'heure un vrai plaisir. J'ai été à Stafford house. Le Duc et la Duchesse de Sutherland m'ont accueilli presque avec amitié. J'aime Stafford-house. C'est très beau, très beau. Et ce sera encore plus beau, car le premier étage n'est pas fini. J'ai vu ce qui est fait et ce qui se fait. Le Duc m'a promené partout. L'Escalier a vraiment de la grandeur, assez pour que la richesse y soit bien placée. Le comte de Montfort m'y a succédé.

J'apprends que j'ai eu tort de ne pas me mettre à côté de Lady Palmerston. C'est

Lady Albermarle qui m'a trompé. Je lui donnais le bras. Je l'ai consultée ; elle m'a dit que je devais me placer à côté de Lady Cécilia Underwood, quasi altesse royale. Je prendrais ma revanche.

J'ai fait ce matin toutes mes visites de cabinet, et Lord Charendon sort d'ici. Il a vraiment de l'esprit, et un esprit gracieux. Nous nous sommes entendus au-delà de mon attente. Je dîne chez lui vendredi, samedi chez Lord Lyndhurst, Dimanche chez Lord Landsdown. Il y a aussi un dîner arrangé chez le duc de Devonshire, avec le duc et la duchesse de Cambridge. Je subis cette première bouffée , j'espère qu'elle ne soufflera pas toujours.

Je vous parle de tout, et pas un mot de ce qui se fait à Paris. Que serviraient mes paroles ? Vous en savez plus que moi. J'attends ce que me mandera le duc de Broglie. Il a mes pouvoirs, sauf ratification. Adieu pour Aujourd'hui. Il fait très froid. Mais je n'ai pas l'impression d'un changement de climat.

M. Dedel sort aussi de chez moi, très ouvert et très bienveillant. Je crois que je me trouverai bien de lui et avec lui Lundi.

Lundi 2 mars 9 heures

Je ne compte pas avoir de lettre de vous ce matin, par la poste. Vous aurez attendu le courrier des affaires étrangères. C'est horrible une poste qui arrive et qui ne m'apporte rien de vous. Le Val-Richer, Baden ne m'ont jamais coûté si cher. Je m'y accoutume tous les jours moins. C'est déjà si peu qu'une lettre ! Et pourtant c'est tout.

J'ai passé deux heures et demie hier soir chez Lady Holland, empressée, charmante. J'ai trouvé Lord Holland toujours le même, absolument le même, la seule personne qui ne m'ait pas vieilli, d'esprit ni de corps. Lord John Russel et Ellice y avaient dîné. Lord & Lady Palmerston y sont venus le soir. J'ai un peu causé avec Lady Palmerston, et j'ai protesté contre l'erreur où m'avait attiré Lady Albermarle avant-hier. Voici mes dîners de la semaine. Mercredi Ellice. Vendredi, Lord Clarendon. Samedi, Sir Robert Peel. Dimanche, Lord Landsdown. Mardi 10, le Duc de Sutherland. Il me semble que je vous en ai dit la moitié plus haut.

10 heures $\frac{1}{4}$

J'avais tort de ne pas espérer. La poste est charmante. Que de choses à vous répondre ! En attendant vous gagnerez quelque chose à ma joie. Je ferai partir ce volume aujourd'hui. Un autre suivra promptement. Que ne donnerais-je pas en ce moment pour causer une heure avec vous ! Adieu. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 318. Londres, Samedi 29 février 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-02-29.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 26/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/7>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur318

Date précise de la lettreSamedi 29 février 1840

Heure9h du matin

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination

- Angleterre
- France
- Londres (Angleterre)
- Paris (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/06/2018 Dernière modification le 18/01/2024
